

Debray-Ritzen, P., 1991, *La psychanalyse cette imposture*, Albin Michel, Paris.

Hubert Van Gijseghem

Volume 18, Number 1, Spring 1993

Communautés culturelles et santé mentale II

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/032265ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/032265ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)

1708-3923 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this document

Van Gijseghem, H. (1993). Debray-Ritzen, P., 1991, *La psychanalyse cette imposture*, Albin Michel, Paris. *Santé mentale au Québec*, 18(1), 315–320. <https://doi.org/10.7202/032265ar>



---

## J'ai lu

---

Debray-Ritzen, P., 1991, *La psychanalyse cette imposture*, Albin Michel, Paris.

---

Après un premier essai iconoclaste, *La scolastique freudienne* (1977), voilà une attaque beaucoup plus explicite et organisée dont le titre, d'ailleurs, rend parfaitement compte: *La psychanalyse cette imposture*.

Debray-Ritzen est pédiatre et, ayant longtemps dirigé un service multidisciplinaire où affluaient psychologues et psychiatres d'allégeance psychanalytique, il croit parler en connaissance de cause. Maintenant à la retraite, il règle ses comptes. Cela donne un livre divisé en trois parties: 1) un bilan, 2) les «superstitions psychanalytiques» et 3) «la création de l'idéologie».

La première partie fait état de ce qui, dans la vie, peut éloigner un individu de la vérité. Il n'y a de vérité que dans l'expérimentation, fait-il dire à son idole Claude Bernard; tout le reste est littérature ou religion. La première source d'égarement résidera donc dans ce qui s'oppose à la méthode scientifique, c'est-à-dire dans cette mentalité primitive qui se manifeste partout mais surtout, bien sûr, dans la psychanalyse. Celle-ci, tout comme les autres «religions», recourt à des vérités révélées et, procédant par développements scolastiques, prétend faire des découvertes, sous des dehors pseudo-scientifiques. Un tel psychologisme serait la pousse tardive d'un romantisme allemand de pacotille.

Avec son deuxième point intitulé *Dans un champ d'ignorance fleurissent les mythologies*, l'auteur renvoie à une somme de connaissances qui, déclare-t-il, tient dans le creux de la main: le DSM III R «qu'aucun psychiatre ne peut plus ignorer» et dont Debray-Ritzen donne un petit résumé. Ce schéma nosographique est tellement simple, comparé aux milliers de dysfonctionnements affectant le corps,

qu'il est pour lui loufoque de constater la confusion où s'embourbent les professionnels de la psyché. Son ironie est d'autant plus grande que, dans le domaine des affections de l'esprit «tout est pourtant résolu et contrôlé en quelques semaines par des pilules» (p. 49). Témoin exemplaire du positivisme, l'auteur relie tout aux gènes ou à quelque organe et, principalement bien sûr, au cerveau. L'hypothèse lésionnelle, il va sans dire, aura figure de dogme!

La deuxième partie du livre s'intitule *Les superstitions psychanalytiques ou les sept plaies d'Égypte*. La première est constituée par le soi-disant déterminisme psychique de la sexualité infantile. Debray-Ritzen accuse Freud d'avoir volé à Krafft-Ebing la découverte de la sexualité et il lui refuse tout autant celle de la sexualité infantile. Il en veut pour exemple les frasques enfantines de Louis XIII et il évoque le Manneken-Pis bruxellois?! À ce compte, il aurait mieux fait d'en référer à Saint-Augustin. Il passe en revue les stades du développement psycho-sexuel, quitte à les réfuter l'un après l'autre. Fort de son expérience pédiatrique, il démontre que Freud considérait comme «sexuel» dans ces stades ce qui ne l'est pas, tandis que ce qu'il jugeait asexuel l'est bel et bien. Ici, l'auteur fait preuve d'une piètre connaissance de ce que la psychanalyse a réellement développé comme données sur la sexualité infantile. En fait, la caricature frôle la démagogie. Il peut cependant soulever un point valable quand il dénonce l'indifférence des psychanalystes à l'égard des études longitudinales qui pourraient singulièrement retracer l'évolution de telle ou telle «fixation». L'auteur clôt cette deuxième partie en soulignant la surenchère que la psychanalyse alloue à son vocabulaire et à son jargon.

La deuxième superstition concerne les principaux concepts métapsychologiques que l'auteur appelle aussi les «vérités révélées». Après avoir vigoureusement contesté la seconde topique freudienne, Debray-Ritzen finit par présenter la sienne, de facture strictement cérébrale et empruntée à celle, phylogénique, de MacLean. Également tripartite, elle distingue un cerveau ancien (reptilien), un plus récent (limbique ou rhinencéphale) et le néo-cortex typique des mammifères supérieurs. On aura compris que l'auteur situe la sphère instinctivo-affective (sentiments et passions) dans le cerveau ancien, tandis que le néo-cortex ajoute l'intelligence: à gauche l'intelligence abstraite et, à droite l'intelligence concrète. Tout est si bien rangé et ordonné, la moindre petite faculté si précisément localisée qu'on se croirait en pleine phrénologie. Malgré quoi, selon l'auteur, aucune structure nerveuse ne peut être considérée isolément du point de vue fonctionnel, puisque «tout est dans tout». Voilà qui sonne étonnement *nouvel*

âge! Relativement à la deuxième topique freudienne, on se rappellera que la psychanalyse elle-même lui opposa de puissantes et fort judicieuses objections dont Debray-Ritzen ne tient aucun compte.

L'auteur s'attaque ensuite aux théories des pulsions. Appuyé sur sa propre métapsychologie — encore une fois rivée à la matérialité du cerveau — tout se réduit au fonctionnement de ce qu'il appelle le *rhéostat thymique*. S'il cite le célèbre «on a des idées tristes parce que l'on est triste» de Jean Delay, il ignore le non moins célèbre «we are sorry because we cry» du bon vieux Watson lorsqu'il inaugura le béhaviorisme. Il préfère, évidemment Lorenz à Freud pour expliquer la guerre. Pourtant, ce n'est pas parce que le premier croit qu'on fait la guerre par dévotion plutôt que par agression, que le second n'avait pas raison de penser que l'agressivité renvoie à quelque soubassement pulsionnel.

Au concept de l'inconscient Debray-Ritzen oppose carrément la notion de l'oubli: «nombreuses et perdues sont en nous les voies ferrées, rouillées, envahies d'herbes, rien que pour n'avoir pas eu l'occasion de servir depuis des décennies» s'exclamera-t-il dans une envolée poétique (p. 111). Il aura de nouveau recours à McLean pour rendre intelligible et simple tout cela qui, encore une fois, relève du bon rhéostat thymique.

La troisième superstition concerne le symbole. La démonstration par le symbole, affirme-t-il d'emblée, n'en est pas une, bien qu'elle constitue «le premier rouage de la scolastique freudienne» (p. 116). Il y va d'une série d'exemples hors contexte et s'amuse de l'aspect loufoque des symboles phalliques ou autres qu'il attribue à l'esprit tordu de Freud. Ainsi en est-il des «Écritures consacrées», à savoir les cinq cas classiques, ces «chroniques fantastiques élevées au niveau du mythe» et dont les ravages se retrouvent néanmoins dans les traités les plus récents de la psychiatrie. Et qu'en est-il du rêve? Debray-Ritzen ne lui prête aucune valeur de signifiant: il s'agirait d'un «déchet», selon une hypothèse déjà populaire au 19<sup>e</sup> siècle. Il ne manque pas de faire le facile jeu de mots d'après lequel le *rebus* freudien n'est qu'un *rebut*. Cependant, sa propre théorie du rêve est navrante; malgré quelques «stepettes» poétiques, elle n'ajoute rien aux lieux communs du dernier quidam.

Debray-Ritzen aurait pu faire une critique beaucoup plus serrée — et, par conséquent moins démagogique — du symbole ou du rêve, comme certains tenants d'une optique davantage fonctionnaliste. On pourrait dire la même chose à propos du concept de l'inconscient.

La quatrième superstition tient à la «prétention nosographique» du psychanalyste qui croit pouvoir faire l'économie du diagnostic et pour qui le contact avec le patient suffit. Citant «le grand psychologue britannique H. J. Eysenk» (sic, p. 136), l'auteur s'en fait un allié pour dénoncer le manque de rigueur du psychanalyste qui adhère aveuglément à l'étiologie psychogène de toute condition mentale. Cette pernicieuse croyance le pousserait à engager son pauvre patient dans de longues et inutiles psychothérapies, tout en le privant des plus salutaires médicaments. L'auteur ne manque pas d'extraire de l'œuvre freudienne quelques perles illustrant l'absurdité de la position pathogénique (par exemple, la névrose d'angoisse «causée» par le coïtus interruptus) auxquelles il oppose des exemples de son cru. Ainsi, la frigidité n'a rien à voir avec quelque configuration névrotique, la femme n'a tout simplement pas découvert la stimulation («simulation» dans le texte — oh lapsus!) clitoridienne. «Besoin de cela seulement — assure-t-il — non d'une psychanalyse» (p. 143).

Là encore, Debray-Ritzen aurait pu dénoncer le délaissement du diagnostic avec des arguments beaucoup plus solides. Le psychanalyste tend, en effet, à bouder de plus en plus le diagnostic sous prétexte que son écoute pourrait en souffrir. Il contribue ainsi à créer une culture de la subjectivité qui, brandie comme l'*ultimum bonum*, rend ses observations de moins en moins communicables.

Le «blocage affectif» figure au cinquième rang des superstitions. (Cette partie est sous-titrée: un quarteron de malfaiteurs: Mélanie Klein, Bruno Bettelheim, René Spitz, Françoise Dolto). L'auteur dénonce d'abord chez les *psy* la manie de tout réduire au «blocage affectif», en négligeant l'étiologie organique, soit-disant maintes fois prouvée, de la plupart des troubles mentaux. De Bettelheim, «ni médecin ni psychologue», il règle le cas avec un antisémitisme à peine déguisé. Ensuite Spitz dont les généralisations indues auraient fait des ravages terribles en mettant en relief la carence affective ou relationnelle. Et Dolto alors, «cette madame Soleil de la psychiatrie infantile» si adulée par le grand public ignorant, elle se mérite les plus sévères remontrances. Quant à M. Klein, elle voit attaquer, tout au long de l'ouvrage, son esprit malade qu'elle projette impunément sur ses pauvres patients. Suit une invective en règle contre les psychologues: «De plus en plus les psychologues — simples auxiliaires médicaux — sont consultés (c'est là un exercice illégal de la médecine). Ils n'ont pas le droit de recevoir des patients mais se l'arrogent; d'autant que la démagogie des pouvoirs publics est prête à leur donner le titre de «psychologues cliniciens». Voilà une position on ne peut plus claire: «tout sujet ayant à consulter pour des désordres de l'esprit ou du

comportement ne peut être confié qu'à un médecin qu'il faut souhaiter expert en neurologie...» (p. 162).

Sixième superstition: l'illusion psychosomatique. Pour Debray-Ritzen, la psychosomatique n'existe pas; il s'agit d'une illusion émanant de la nostalgie du dualisme cartésien. D'autres exemples. Sa position personnelle se résume ainsi: ce n'est pas parce qu'une affection est influencée — améliorée ou aggravée — par les circonstances de l'ambiance psychologique qu'elle est d'origine psychologique. Ne pourrait-on pas opposer à ce brillant énoncé le raisonnement contraire: ce n'est pas parce qu'une affection (psychique) a un impact sur le soma que le résultat de cet impact doit être perçu comme étant d'origine somatique.

Dernière superstition: l'utilité spécifique de la cure psychanalytique. Ses présumés résultats n'ont jamais subi l'épreuve de la moindre statistique. Si résultat il y a, il concerne des désordres très mineurs soulagés, non pas par la psychanalyse, mais grâce au pouvoir universel du simple contact interhumain. Le soulagement est bien souvent dû à la suggestion (pompeusement appelée «Transfert» par les psychanalystes), tout aussi banale que les gris-gris et autres placebos. Bien que la relation interhumaine ait à ses yeux un certain sens dans la vie, l'auteur reproche à cette sacrée psychanalyse de l'avoir «investie, colonisée, organisée, formulée, règlementée en un monopole manifestement abusif» (p. 183). Le plus efficace réside encore dans la personnalité du thérapeute qui peut plus ou moins inspirer au malade la confiance et le désir de se confier. C'est là tout l'art de la psychothérapie.

La troisième partie, de loin la plus étonnante, est intitulée *Prolongements philosophiques, ancrage crédule et fixation idéologique*. Changeant carrément de registre, on a d'abord droit à une longue tirade sur l'esthétique. Parlant tout à coup d'art et de littérature, l'auteur résume vraisemblablement un ouvrage antérieur sur la psychologie de l'art (1978). Il pérore sur «l'exaltation de notre éprouvé vital» qui, dans l'art, soulève émotion et ivresse! Mais où ce sacré cerveau? Enfin, ultime attaque sur les excursions freudiennes dans le domaine de l'art, Debray-Ritzen s'en prend au sort que réserve Freud à la Gradiva de Jensen, aux souvenirs d'enfance de Léonard de Vinci. Après avoir fustigé dans les textes freudiens tout ce qui relève de l'interprétation, il conclut à la foutaise, puisque «l'œuvre n'est plus dans l'œuvre» (mais dans l'inconscient) et que «c'était là sortir fâcheusement du sillon; que c'était délirer» (p. 207). Pour disqualifier tout art qui se prévaut de l'inconscient, le voilà qui revient avec son «éprouvé vital». Combien facile, déclare-t-il, de cacher son manque de talent ou de justifier son insignifiance en attribuant la paternité de

quelque torchon à cet inconscient! (Il vise surtout Breton, incidemment friand de psychanalyse.)

L'auteur dénonce ensuite l'invasion socioculturelle de la psychanalyse qui, pernicieusement, colonise toutes les scènes: la politique, les arts, les média, l'anthropologie, la sociologie.

Pourtant, Debray-Ritzen met le doigt sur certaines prétentions qui méritent d'être dénoncées, par exemple, attribuer un statut scientifique à la psychanalyse. Il est vrai que nous, les gens d'«allégeance» psychanalytique, nous nous comportons quelquefois comme des sectaires adhérant à quelque «vérité révélée» et ignorant avec mépris toute exigence extérieure de «preuves» ou de démonstration. Nous utilisons souvent le «discours» comme une fin en soi et non comme un moyen de communiquer. La «fausse monnaie» du langage ou du jargon existe bel et bien, malheureusement. Nous écartons en effet la critique en l'interprétant comme «une résistance à l'analyse», nous donnant ainsi raison sans même avoir discuté. Nous ne démontrons rien en choisissant que des «initiés» pour interlocuteurs. Comment, dès lors, — de l'extérieur — percevoir la psychanalyse autrement que comme une doctrine, une secte, une religion, une idéologie?

Malgré la surenchère, le ton caricatural et les ressentiments, des critiques comme celle de Debray-Ritzen peuvent aider à renoncer à certaines présomptions: nous ne sommes pas des scientifiques aptes à rendre compte de la réalité humaine tout entière. Notre position herméneutique est tellement plus simple et plus juste: tenter de mettre du sens là où il en manque ou là où il s'absente. La grille freudienne reste d'autant plus fascinante et passionnante qu'elle porte justement sur un objet qui se dérobe à l'appréhension systématique: l'inconscient. Ne faudrait-il pas consentir à retirer cette grille d'analyse des «sciences humaines», renoncer à son enseignement dans les universités, cesser de la mettre en concurrence avec les approches scientifiques?

Hubert Van Gijsegem,  
Psychologue de pratique privée et  
professeur titulaire à l'École de psycho-éducation de  
l'Université de Montréal